

et les besoins sont inférieurs aux produits ; partout aussi le travail peut être modéré et conforme aux exigences du climat. L'anthropophagie, quand elle existe, ne s'applique qu'aux prisonniers de guerre : c'est plutôt une pratique religieuse qu'une habitude. Le pouvoir des souverains est absolu et en quelque sorte de droit divin, car il s'appuie sur les dieux, dont les souverains sont les fils. La noblesse est héréditaire : au Mexique, elle est issue des héros ; au Pérou, elle est issue des dieux. Il y a dans les deux pays des castes comme dans l'Inde, et au Mexique la caste sacerdotale, parfaitement organisée, est très-puissante. Mais au Mexique les mœurs sont rudes et austères ; l'éducation, surtout passive, rend fort contre la douleur : la tyrannie est moins lourde quand on y est préparé par des années de tortures. Au Pérou, les mœurs sont douces et simples, et ne s'altèrent qu'au contact des conquérants. Peut-être n'exagérerait-on pas en portant à trente-cinq ou quarante millions le chiffre total de la population qui vit alors des bouches du Mississipi aux sources du Rio-de-la-Plata, sans y comprendre les tribus du nord et de l'est, et les tribus australes sur lesquelles on n'a pour la même époque aucun document raisonnable.

La conquête espagnole n'a qu'une dénomination possible, celle que Las Casas lui a donnée : la destruction des Indes. C'était là une œuvre facile : l'impitoyable aventurier, porté par son cheval, protégé par sa cuirasse, pourvu d'armes à longue portée, de fusils et de canons, faisait sur l'esprit des Indiens l'effet produit aux temps mythologiques